

Des colonisations occidentales à la rémigration dans le Banat (post)imperial

Silvia AULAGNON
Université de Lorraine

Abstract: *This article aims to retrace a brief sociolinguistic panorama of the Austrian colonization in the Banat in the Enlightenment, proposing a light on its origins, and especially on the territorial peculiarities, socio-professional and motivational of Alsatian/Lorraine emigration. Highlighting the multilingual character of its representatives, the characteristics of their original languages or linguistic varieties, their linguistic repertoire and a first synoptic table of the languages potentially practiced in colonial Banat will retrace the contours of the ethno-sociolinguistic landscape of the Austrian province.*

Keywords: *Banat, colonisation, migration, (post) empire, Habsburg*

Cette contribution se propose d'exposer un aperçu de la colonisation autrichienne de populations occidentales dans le territoire du Banat, repris en 1718 à la domination ottomane cent-cinquantenaire sur la région, populations connues sous l'ethnonyme générique de Souabes danubiens. Pour autant, cet ethnonyme globalisant recouvrait des populations moins homogènes qu'il n'y paraît au premier abord, car il recelait une structure démographique composite certaine, et c'est ce que nous nous attacherons à montrer dans les lignes qui suivent. Cette présentation se réalisera en deux parties, la première se consacrant à retracer dans un premier temps un bref aperçu de cette colonisation habsbourgeoise tout au long du XVIII^e siècle, avec une esquisse générale des trois phases de la colonisation. Elle se poursuivra par un éclairage de la colonisation alsacienne et lorraine sur ce territoire, du profil socio-professionnel des candidats à l'expatriation ainsi que de leurs motivations. Le second volet de cette étude s'attachera à retracer brièvement les principales vicissitudes et avanies subies par ces populations, avec une mise en lumière des déportations, en Sibérie, dans l'immédiat après-guerre, dans la plaine du Bărăgan, pour finir par retracer les conditions et motivations de leur retour définitif dans leur espace ancestral (rémigration), mettant ainsi fin à cette parenthèse existentielle banataise triséculaire.

1. Bref aperçu de la colonisation habsbourgeoise au Banat

1.1. Les trois phases de colonisation

Précisons dès l'abord que le point inaugural de la colonisation occidentale en territoire roumain, notamment en Transylvanie (province intégrée au

royaume de Hongrie dès le X^e siècle), remonte à bien plus loin, au XII^e siècle, avec l'afflux de colons originaires en priorité d'Alsace, de Lorraine et du Luxembourg, connus sous l'éthnonyme de « Saxons de Transylvanie », installés dans la région par la volonté du roi Géza II de Hongrie (1114-1162). À cet effet, signalons ce phénomène courant dans la Hongrie médiévale et post-médiévale : une véritable concurrence en matière de colonisation entre le secteur privé, le secteur d'État ou le secteur ecclésiastique, qui « se sont livrés une lutte âpre pour attirer des colons sur leurs domaines en leur accordant des facilités des plus diverses » (Nadasdi 1979)¹.

En revanche, l'arrivée de nouvelles populations dans la province du Banat sera programmée cette fois-ci exclusivement par les autorités autrichiennes, du moins dans la première partie du XVIII^e siècle (Vultur 25), et l'on peut relever au Banat colonial essentiellement *trois vagues d'immigration*² se succédant à trois époques distinctes, entrecoupées par des périodes de répit, initiées par une lignée de trois empereurs autrichiens successifs de la dynastie des Habsbourg : Charles VI (1711-1740), Marie-Thérèse (1740-1780), sa fille, et Joseph II (1765-1790), le fils de cette dernière. Chacune de ces étapes colonisatrices se distingua par des objectifs et des réalisations spécifiques : l'implantation des colons (pour la première) ; l'organisation administrative et la prise en charge de l'installation des familles (pour la deuxième) ; la relance du mouvement migratoire et la poursuite de l'œuvre de centralisation (pour la troisième) (Nadasdi, Gonzalves, Bled).

Cette colonisation était issue des territoires surpeuplés de l'Europe occidentale, ce dont nous souhaitons faire la description dans le détail en deux sous-sections distinctes : une première consacrée à la colonisation ouest-occidentale dans son ensemble, une seconde dédiée plus spécifiquement à la colonisation lorraine/alsacienne.

1.2. Une émigration ouest-européenne

Comme mentionné précédemment, les colons étaient généralement originaires des régions ouest-méridionales de l'Allemagne, du Bade-Wurtemberg, des rives gauches du Rhin et de la Moselle, notamment du

¹ Smaranda Vultur distingue deux types de colonisation, soulignant l'existence, en parallèle de celle domaniale, d'une colonisation organisée par des particuliers dans la région de Satu-Mare sur les domaines du comte Károly, qui avait réussi, en 1712, à faire venir quelque 1400 Souabes catholiques des régions de Biberach et de Ravensburg, pour ensuite faciliter la venue d'autres colons de la Haute Souabe après 1720 (Vultur 25).

² « Schwabenzüge » est une métaphore forgée par l'historiographie allemande, inspirée, semble-t-il, de l'appellation proposée par Adam Müller-Guttenbrunn, auteur souabo-banatais (Vultur 2018, Sebaux 2015).

Palatinat, de la Hesse, de la Sarre, de la Bavière, de la Franconie centrale et orientale, de Silésie, de Bohême, de Westphalie et de Suisse, mais aussi d'Alsace, de Lorraine, du Luxembourg (Vultur, Gonzalves, Bled, Sebaux), ainsi que de certains territoires placés sous administration autrichienne, il s'agit de populations italiennes et espagnoles. Les guerres de succession au trône d'Espagne, entraînant pour la couronne de Vienne la perte du royaume de Naples, de Sicile, du Frioul et d'autres possessions autrichiennes dans la région, feront affluer, en 1735-1736, des Italiens fidèles à l'empereur Charles VI vers le Banat, où ils bénéficieront d'avantages non négligeables, comme une pension et une retraite mensuelle. Aurel Țintă indique ainsi la colonisation dans l'empire en 1736 de 816 personnes, dont 385 hommes, 137 femmes et 296 enfants, dont les frais de transport et d'installation furent endossés par l'État autrichien, avec pour préoccupation constante d'éloigner les colons italiens, pour la plupart des réfugiés politiques, de la capitale de l'Empire (Țintă 111 et suiv.). Nombre d'entre eux s'installèrent, entre 1736 et 1740, dans la région de la plaine à Timișoara, Freidorf, Ciacova, Diniași, Carani (le futur Mercydorf). Le village de Mercydorf/Merțișoara lui-même (baptisé du nom du premier gouverneur lorrain par son successeur, le baron d'Engeshoffen) connut quatre vagues d'immigration successives, réparties entre différentes minorités, dont 80 familles italiennes du Tyrol du sud (Vultur 26)³ en 1733, suivies par des Espagnols un an plus tard, auxquels succédèrent des familles allemandes en 1765, rejointes en 1768 par 150 familles lorraines (Gonzalves 56).

Pour ce qui est de la *colonisation espagnole*⁴, l'histoire a retenu, notamment grâce aux recherches menées par l'historien catalan Augusti Alcoberro (Alcoberro), l'existence d'une colonie éphémère (1735-1738) d'exilés espagnols austrophiles⁵ au Banat, appelée Nova Barcelona. Elle fut créée à la suite de la défaite des partisans de la Maison des Habsbourg en Espagne face à la Maison de Bourbon, durant la Guerre de succession d'Espagne. Celle-ci, située dans les environs de Timișoara (Becicherecu

³ Ces Italiens étaient originaires de la région du Trentin (Gonzalves 56), du Tyrol du sud, spécialisés dans la culture du riz et dans l'élevage des vers à soie ; mais le gouverneur Florimond de Mercy, qui souhaitait développer l'exploitation des mines dans la région montagneuse du Banat, fit également coloniser des ouvriers italiens spécialisés dans cette branche (Vultur 26).

⁴ Smaranda Vultur, quant à elle, parle d'une colonie d'Espagnols amenés au Banat par les moines trinitaires, dans la localité spécialement construite pour eux, appelée Neubeschenowa/Beșenova nouă, mais qui en fin de compte fut occupée par d'autres populations. (Vultur 26).

⁵ Les austrophiles sont les partisans de la Maison des Habsbourg d'Autriche et de son prétendant au trône, l'archiduc Charles VI, dans la Guerre de succession d'Espagne (1701-1703) (Larousse en ligne).

Mare/Betschkerek), à l'emplacement de l'actuelle Zrenjanin (aujourd'hui en Serbie voïvodine), fut fondée par des réfugiés arrivés en plusieurs vagues successives. Les recherches entreprises par Alcoberro révèlent qu'ils étaient essentiellement originaires de la Catalogne, du royaume de Valence, de l'Aragon, de Majorque et de Sardaigne (Alcoberro 107), 10 à 15% d'entre eux provenant de Naples et de Sicile⁶. Alcoberro mentionne l'arrivée, en 1734, d'une première vague de colons comptant 325 personnes, dont 100 enfants et un prêtre, suivis peu après par deux nouvelles vagues d'émigration, citant la présence, en 1736, de 825 colons espagnols à Becicherecu Mare/Betschkerek/Zrenjanin. La colonie essuya pourtant un cuisant échec dans la région, en partie en raison de l'âge avancé des colons (pour la plupart d'anciens combattants de guerre), du climat de type continental du Banat, affectant la viabilité économique du projet d'implantation d'une ville, des maladies et épidémies de peste ayant décimé une grande partie de la population, ainsi que de la menace constante des invasions ottomanes (Mateaș), si bien qu'en 1740 un grand nombre de ces colons avaient déjà essaimé vers d'autres villes d'Autriche-Hongrie, notamment vers Budapest ou Vienne, alors que ceux qui restèrent sur place, en raison de leur nombre réduit, furent rapidement germanisés (Alcoberro).

1.3. L'émigration lorraine/alsacienne au Banat impérial

Les différentes études publiées en la matière (Hecht, Guillot, Nadasdi, Gonzalves, Vultur) révèlent une colonisation francophone relativement nombreuse et surtout compacte dans le Banat autrichien, dès avant la grande immigration des années 1761 à 1771, malgré une dispersion manifeste de leurs représentants parmi la grande masse des colons allemands au sein d'un grand nombre de localités (Nadasdi 31). La fondation des « villages français » du Banat remonte aux années 1771 et 1772, avec notamment la triade Saint-Hubert, Charleville, Seultour, implantés en 1771 selon le système de von Neumann⁷, de nos jours situés dans la Serbie voïvodine, et depuis

⁶ Ces dernières régions étaient d'anciennes possessions autrichiennes, où la population austrophile s'était réfugiée lors de conflits précédents, avant leur reconquête par Philippe V d'Espagne (Alcoberro), qui provoqua la fuite vers Vienne des fidèles de la Maison d'Autriche.

⁷ Deux grands artisans de l'implantation coloniale autrichienne se distinguèrent à l'époque : Neumann et Hildebrand, adeptes de deux méthodes antagonistes. Le premier fut favorable au transfert des populations dans le but de créer des villages ethniquement homogènes, qu'il conçut de petite taille, avec des constructions soignées, manifestant une prédilection pour les matériaux nobles. Le deuxième, Hildebrand, préférera l'implantation de villages de taille plus importante, appelant de ses vœux la collaboration des sujets « nationalistes » (du cru), incitant les colons à participer à l'édification de leur propre maison et utilisant comme matériau de construction le pisé (Nadasdi 31).

complètement germanisés, voire, consécutivement à l’expulsion des populations germanophones d’après-guerre, serbisés. Il s’agissait de localités proches les unes des autres et de taille modeste, prévues pour recevoir 75 familles à Saint-Hubert et 62 autres à Charleville et Seultour, leur toponymie étant révélatrice de l’origine francophone de leurs habitants. Le village de Tribswetter en revanche (*Tomnatic*, en roumain), ayant vu le jour en 1772, malgré les sonorités germaniques de son toponyme (emprunté au nom de l’édificateur des plans du village de l’époque, selon le système Hildebrand), ne trahit pas la provenance de ses habitants : 200 familles arrivées directement de la Lorraine francophone. Istvan Nadasdi précise :

Toutes ces communes sont situées dans le Nord-Ouest du Banat à peu près à mi-chemin entre les villes de Szeged et de Temesvar, Tribswetter se trouvant au Nord de ces trois communes, dont il est distant de quelque 20 kilomètres. Les quatre villages étaient connus par la population de la région comme les « Welsche⁸ Dörfer » et leurs habitants étaient communément désignés, même lorsqu’ils avaient perdu leur identité linguistique, les Français (« die Französen »). En dehors de ces quatre villages « franco-lorrains », la présence des colons mêlés à d’autres populations peut être attestée dans des dizaines de villages de l’Alföld (la plaine de la Tisza) et de la Transdanubie méridionale⁹. (Nadasdi 31)

Relevons également que, selon les sources consultées, en 1774, 4/5^e de la population de Tribswetter était francophone, originaire de Lorraine, des villages de Château-Salins et de Dieuze principalement. Si les premiers curés, instituteurs et maires étaient tous francophones, si le sermon dominical était prononcé en français une fois par mois, il s’avère que la langue française n’y fut enseignée que jusqu’en 1806 (Gonzalves 60-61), donc finalement une trentaine d’années, l’usage de la langue française restant finalement confiné au cadre strictement familial.

⁸ Le *welche* ou *welsche* est le nom donné par ses propres locuteurs au dialecte lorrain roman parlé en Alsace dans le pays welche, dans l’ouest du Haut-Rhin (France), spécialement dans l’arrondissement de Ribeauvillé, et dans l’extrême sud-ouest du Bas-Rhin (Lévy).

⁹ Nadasdi (1979) insiste sur l’inappropriation de l’appellation géographique de « plaine Pannonienne », très répandue dans la littérature française de spécialité, selon lui à proscrire, car elle désigne deux provinces romaines entièrement extérieures à la région évoquée, indiquant pour les Hongrois eux-mêmes la Transdanubie et non pas la grande plaine de l’Alföld (ou Tisza). Cette dernière, quant à elle, comprend la région des villes de Szeged, Debrecen, Kecskemét (côté hongrois) et, côté roumain, Oradea, Arad et Timișoara.

Rappelons également le cas du village de Gottlob, principalement peuplé d'Alsaciens, auxquels s'adjoignirent des Lorrains de langue allemande et des Luxembourgeois, comme nous l'indique L. Hecht : « par suite des relations constantes qui existaient entre les colonies alsaciennes et lorraines, s'établirent à Gottlob un certain nombre de familles dont les noms, qui subsistent encore aujourd'hui, révèlent l'origine française (Hecht 246). Quant à la colonie d'Ostern/Comloșu Mic, elle fut peuplée également d'Alsaciens, de Lorrains et de Wurtembergeois (Hecht 246).

Les recherches effectuées par L. Hecht dans les archives de Vienne nous font part d'un état nominatif donnant un aperçu de l'ampleur de l'émigration alsacienne de l'époque, dont « il résulte que, du 25 août au 31 décembre 1770, 203 familles alsaciennes provenant de 80 localités différentes passèrent par Kehl pour se rendre en Hongrie (Hecht 232) ». À quelques exceptions près, « toutes ces localités sont situées dans la Basse-Alsace ; les gens de la Haute-Alsace préféraient une voie plus courte et passaient par Bâle. » (*idem*). La même source nous apprend qu'en 1769, « de nombreuses familles venant de la Lorraine allemande, de la Lorraine française et des environs de Foug, des familles alsaciennes originaires de Strasbourg, de Honen, Schoenau, Markolsheim, Sainte-Marie-aux-Mines et de Saint-Hippolyte, petite ville qui, bien que située en Alsace, au pied des Vosges, appartenait au duché de Lorraine, sont signalées comme arrivant dans les colonies de la Hongrie » (Hecht 231). Et Hecht de nous apprendre que cette émigration atteignit son point d'orgue en 1770, avec l'arrivée au Banat, en février et mars de cette année, de 127 familles de Lorraine allemande et, en avril 1770, de 930 familles dont les trois quarts étaient des Lorrains de langue française (*ibid.*).

Soixante-cinq ans plus tard, Étienne Frécôt, illustre figure banataise, fondateur de *l'Association des descendants des anciens colons français du Banat* (Frécôt 2) dès 1945, fait le point sur l'état de la population francophone du Banat, en précisant que près de 80% des « Souabes » colonisés dans la région de Timișoara étaient des francophones originaires des anciennes provinces françaises – l'Alsace et la Lorraine –, mais aussi du Luxembourg¹⁰, et qu'ils portaient encore, en 1945, des noms français. Il évoque à son tour l'existence de quelques communes au Banat dans lesquelles les Français formaient la majorité de la population, comme le

¹⁰ Il s'agit probablement du Luxembourg français, de la partie méridionale de l'ancien duché de Luxembourg, cédée au royaume de France, en 1659, par les articles 38 et 41 du traité des Pyrénées, et faisant administrativement partie des Trois-Évêchés ; ce territoire représenterait plus de soixante mille Luxembourgeois qui changèrent alors de souveraineté, jusqu'en 1790, et avait pour chef-lieu la commune de Thionville (Le Luxembourg français, 1659-1790 dans *Lotharingia : archives lorraines d'archéologie, d'art et d'histoire*, volume 13, 2006).

village de *Tomnatic*, où la population française représentait en 1945 58% des villageois) – les villages de *Comloș (Ostern)*, *Gottlob*, *Carani (Mercydorf)*, etc., pour ce qui est du Banat roumain –, ainsi que les trois communes yougoslaves à l'époque, *Seultour*, *Charleville* et *Saint-Hubert*, fondées exclusivement par des colons français ; dans d'autres communes banataise, ces derniers formaient une puissante minorité.

François Gonzalves, se fondant sur les travaux d'Arsenjevic et sur des articles de presse français du XX^e siècle, avance un certain nombre de chiffres portant sur cette colonisation. Selon lui, de 1718 à 1725, 15 000 Alsaciens et Lorrains quittèrent leur terre natale pour le Banat ; de 1748 à 1752, il s'agirait d'un total de 2 500 Lorrains arrivant dans les colonies, alors qu'entre 1763 et 1775, ce sont environ 3 500 familles lorraines, soit 12 065 personnes, qui gagnent la province autrichienne.

André Rosambert¹¹ révélait dans son rapport (Rosambert 1-13) toute la difficulté à connaître exactement le poids des Lorrains par les chiffres, tout compte fait, assez relatifs¹², de ces colonisations ; en revanche, d'autres sources nous dévoilent des contingents très précis, ainsi que les lieux d'origine de ces Lorrains partis pour les confins méridionaux de l'Europe, cités par Pierre Gonzalves dans son « récit historique », reprenant à son compte des données résultant des travaux de recherche de Milorad Arsenjevic, de l'université de Trèves (Arsenjevic 1986). Aussi nous énumère-t-il les nombreuses villes lorraines ayant « offert » le contingent des colons (Gonzalves 49) :

Alberstroff, Arracourt, Saint-Avold, Bezange la Grande, Bitche, Crion, Destry, Dieuze, Dorsweiler, Francheville, Forbach, Foville, Fresnes, Lindre-Basse, Maixe, Marly, Merzig, Metz, Moncel, Ogéviler, Parroy, Pettoncourt, Phalsbourg, Remoncourt, Rohrbach, Rombey, Sarralbe, Sarrebourg, Sarreguemines, Sornéville, Thionville, Tholey, Veney, Vergaville, Viller-aux-Oies.

Selon les deux auteurs cités précédemment, il n'y aurait pas de doute sur l'origine française de ces colons, suggérée par la sonorité francophone de leurs patronymes, dont voici quelques exemples : *Dieblod*, *Leblanc*, *Lorrain*, *Martin*, *Marschall*, *Boivines*, *Léger*, *Gérard*, *Chofrolt*, *Vassor*, *Florentin*,

¹¹ André Rosambert, descendant de colons français du Banat, est né en 1896 à Reșița (Reschitz), et rapatrié en France dès la fin de la Première Guerre mondiale.

¹² En effet, entre le nombre de familles ayant quitté la Lorraine/l'Alsace à cette période et celui des colons arrivés sur place, il y a des différences sensibles, dues à la disparition de certains d'entre eux durant le trajet, aux suites du voyage ou encore aux épidémies occasionnées par le climat et l'environnement malsain du Banat de l'époque.

Rondeau, Haubert, Moutard, Lorette, Bébart, Laman, Ethian, Spaniol, Mercie, Ferion, Glodon, Maslon, Lilie, Francisquet, Duc, Bosert, Miraux, Lemer (Gonzalves 48).

1.4. Le profil socio-professionnel des émigrants

Dans sa politique de repeuplement rapide¹³ de ce territoire arraché à la domination ottomane, l'administration autrichienne sera animée par deux types de mobiles : d'abord des visées militaires, en vue d'assurer « la défense des marches orientales face aux vellétés turques de reconquête », accompagnées de mobiles économiques, dans la lignée des « préoccupations mercantiles autrichiennes » (Sebaux 83). Une évaluation attentive du potentiel productif agricole du Banat (dans la plaine) mais également des capacités productives minières (dans la région de montagne), révéla leur capacité à redresser l'équilibre financier autrichien, fortement déstabilisé par l'effort de guerre. À ce titre, la diversité ethno-sociolinguistique de la région, voulue par les autorités coloniales, promettait d'optimiser l'œuvre de reconstruction et de remise en valeur du Banat, le « mélange colonial » étant censé stimuler « l'émulation par le contact et les apports mutuels complémentaires des populations, aux compétences et traditions très variées » (Sebaux 85).

Ainsi l'arrivée des colons des régions plus développées de l'Europe, essentiellement des cultivateurs expérimentés¹⁴, était-elle particulièrement intéressante pour les instances colonisatrices. Un nombre important d'artisans et d'ouvriers fut également mobilisé dans le but d'apporter leur savoir-faire à la reconstruction de la ville de Timisoara, futur centre économique et culturel de la région, des fortifications, des casernes et bâtiments publics, et dans les diverses manufactures nouvellement créées dans la ville, spécialisées dans la production des tissus, du cuir, de la soie, dans la brasserie, la briqueterie, etc. (Sebaux 86-87).

Cette migration transcontinentale sera conjointement alimentée par une foule de *fonctionnaires*, de *militaires*, d'*invalides pensionnés* qui suivirent les Autrichiens dans leur repli vers l'Est, sans toutefois oublier de nombreux *prisonniers de guerre*, ainsi que les *criminels* dirigés vers les colonies pénitentiaires (Nadasdi 28). Des spécialistes dans l'exploitation des

¹³ Conformément au principe *ubi populus, ibi obulus* : là où il y a du peuple, il y a des contribuables (Vultur 24).

¹⁴ À ce propos, de nouvelles cultures furent développées, notamment celle des pommes de terre, du riz et des mûriers, alors que l'agriculture fit l'objet d'une vaste intensification par la culture extensive de l'élevage animalier, la délimitation des pâturages, le défrichement des forêts, l'assèchement des marécages, la protection des bois et l'amélioration de l'économie forestière (Vultur 29).

gisements de cuivre, de fer, d'argent et de plomb du Banat des montagnes seront recrutés (Vultur 29), et développeront ainsi la production sidérurgique, forestière, houillère et minière de la région. Ils seront accompagnés dans ce contexte par les colons allogènes serbes et roumains (versés dans la culture bergère semi-nomade), attirés des montagnes et des régions voisines investies durant l'occupation ottomane, et qui viendront s'installer au même titre que les autres colons dans le Banat, présentant toutefois moins d'intérêt économique aux yeux des colonisateurs.

Ainsi peut-on distinguer deux groupes de population bien distincts : celui des « Souabes danubiens », installés dans la plaine, et celui des Allemands des montagnes, et il convient d'en souligner les lignes de clivage suivant les origines culturelles, intellectuelles, sociales ou régionales. Si l'on identifie une évidente *tradition ouvrière*, sidérurgique et minière des Allemands des montagnes, les Souabes danubiens, eux, pourraient être distingués en deux sous-groupes, avec d'un côté une population *citadine*, au milieu socio-professionnel composé de *militaires, d'artisans, de techniciens ou d'ingénieurs*, et de l'autre une population *rurale*, composée exclusivement de *paysans et de cultivateurs* expérimentés. Les deux entités étaient réparties selon trois confessions religieuses distinctes : catholiques, orthodoxes et luthériens (pour une poignée, à l'instar de la première colonie protestante du Banat de Liebling) (Sebaux 96-98).

1.5. Les motivations des candidats à l'expatriation

Ces candidats à l'expatriation allaient trouver ailleurs « des conditions d'existence, voire des privilèges qu'ils ne connaissaient pas chez eux, de sorte que l'émigration allait devenir un mouvement irréversible, augmentant d'année en année. » (Laybourn 213). Les causes originelles de l'émigration au Banat furent multiples et diverses, d'ordre politique, religieux, économique, social, démographique, voire affectif, et suffisamment fortes, car « il faut du courage et une sérieuse motivation pour abandonner sa ville ou son village, vendre son patrimoine et se rendre, souvent avec une famille, dans un pays inconnu pour refaire sa vie » (Laybourn 214).¹⁵. Citons ainsi parmi ces motivations émigratonnistes *le rattachement* de l'Alsace à la France en 1648, et l'abolition par Louis XIV de l'Édit de Nantes, signifiant à des centaines de protestants, dont nombre de huguenots et leurs descendants, le changement brutal de leur statut et la révocation des droits et privilèges acquis précédemment. Rappelons également les *différentes guerres* de succession de l'époque (celle *de l'Espagne*, 1701-1714, de *la Pologne*, 1733-

¹⁵ Ce passage s'appuie sur les travaux de recherche de Norman Laybourn consacrée à l'émigration des Alsaciens et des Lorrains du XVIII^e au XX^e siècle, (214-224).

1738), qui marquèrent profondément l'Alsace et la Lorraine ; *la Révolution de 1789*, provoquant notamment en Alsace un exode massif outre-Rhin de paysans et d'artisans catholiques, choqués par les mesures anticléricales et les confiscations des biens ecclésiastiques ; le *service militaire* lui-même, pouvant conditionner des milliers de jeunes gens protestants, réticents à servir dans les unités des rois catholiques Louis XIV et Louis XV ; les *conditions économiques et sociales* des habitants de ces régions et une croissance démographique excédant le développement économique, malgré un essor sans précédent des centres « sidérurgiques » lorrains, ou les prémices de l'industrie textile, manifestées par exemple à Mulhouse, en Alsace ; le *morcellement excessif des terres*, ou encore *l'augmentation excessive et le poids écrasant des impôts*, censés compenser les pertes causées par les guerres. N'omettons pas de ce tableau les *appels répétés des colonisateurs* et des recruteurs, surtout ceux installés à Kehl, à Offenburg, à Karlsruhe (Bade-Wurtemberg), à Bâle et dans ses environs, ainsi que dans le Palatinat, où les départs massifs s'accompagnaient de l'octroi d'avantages et de privilèges considérables (des frais de route, des aménagements fiscaux, matériels et logistiques).

2. Vicissitudes d'une communauté et vitalité ethno-sociolinguistique

Nonobstant une existence bi/tricentenaire prospère, indéniablement sur fond de ruptures successives pluridimensionnelles (historiques, ethno-sociolinguistiques, culturelles et géopolitiques), de véritables zones d'ombres commencent à se dessiner dans l'existence banataise de ces populations à l'aube et tout au long XX^e siècle, consécutivement au délitement de l'Empire austro-hongrois, et notamment lors du dernier conflit mondial majeur, dans lequel ces populations auront une implication *nolens volens* toute particulière. Ces événements vont en affecter durablement la position sociale, mais aussi le profil moral et identitaire, en en infléchissant inéluctablement et irréversiblement la vitalité et le devenir ethno-sociolinguistique. Nous nous référerons tout particulièrement ici à la double déportation (en Sibérie, dans la plaine du Bărăgan) et à la rémigration vers l'Occident.

Dès l'aube du XX^e siècle, la pression magyarisatrice de l'administration hongroise, mettant en péril la langue et le patrimoine culturel des Souabes et autres minoritaires du Banat, faisait apparaître les premières démarches d'abandon de l'espace banatais, sur fond de crise économique généralisée, à la faveur d'autres territoires plus prometteurs (l'Amérique du Nord, le Canada). Les départs enregistrés entre 1904 et 1914 (environs 77 000 Allemands) constitua la première brèche creusée dans le tissu communautaire allemand, venant affecter la vitalité ethno-sociolinguistique de la communauté, car seuls près d'un quart d'entre eux optèrent pour le

retour au pays¹⁶, une fois un capital suffisant constitué (Vultur 2007). La tendance au départ devait se confirmer par la suite, se renouvelant voire s'aggravant dès le mois de septembre 1944¹⁷, un moment crucial dans l'histoire de la communauté, provoquant la déroute et la fuite de quelque 50000 Souabes germanophones du Banat par les frontières hongroises et yougoslaves, par crainte des représailles soviétiques. A ceux-là il convient d'ajouter les combattants souabes enrôlés par le Reich au front allemand, et ceux renvoyés du front directement en Allemagne, avec l'interdiction formelle de revenir en Roumanie, sous peine d'emprisonnement. Ces retraits forcés ou délibérés ne constituaient que le prélude d'autres départs, à la fois infléchis et/ou consentis, telles les déportations en Sibérie dans la plaine du Bărăgan et enfin la rémigration vers l'Occident ancestral.

2.1. La déportation en Sibérie

Durant la Seconde Guerre mondiale, avec la décision du maréchal Antonescu d'engager la Roumanie dans le conflit aux côtés de l'Allemagne hitlérienne, le statut de populations germanophones (y compris des Alsaciens/Lorrains originellement francophones) entraîna leur enrôlement, volontaire ou forcé¹⁸, dans la Wehrmacht (1940-1941), voire la Waffen SS (1942, 1943), sur la base d'accords germano-roumains, scellant ainsi de facto l'affiliation de ces populations à la nation allemande, avec des incidences certaines sur leur destin d'après-guerre (Sebaux 127). Smaranda Vultur relève le caractère systématique des mesures répressives ultérieures, orchestrées par la police politique, la Securitate, de connivence avec le Parti communiste roumain et sous l'œil vigilant des commissaires soviétiques, représailles dirigées contre tout ennemi réel ou présumé du « peuple ». Celles-ci se matérialiseront par des expropriations, des arrestations, des déplacements de populations, des assignations à résidence ou le travail forcé, ayant pour visée d'étouffer dans l'œuf toute opposition au régime, toute forme de révolte, toute possibilité d'organisation d'une résistance, la chercheuse insistant tout particulièrement sur la « logique de guerre » propre à la vie politique roumaine de cette époque, sous-tendue par l'idéologie de la lutte des classes (Vultur).

¹⁶ À ce propos, se reporter également au roman de Cătălin Dorian Florescu, *Le Turbulent destin de Jakob Obertin*, Paris, Seuil, 2013, dans la traduction française de Barbara Fontaine.

¹⁷ Le 12 septembre 1944, la Roumanie, précédemment alliée de l'axe Rome-Berlin-Tokyo (qu'elle rejoignit le 23 novembre 1940), signe à Moscou l'armistice avec les Alliés de la Seconde Guerre mondiale (Durandin 1995).

¹⁸ Sur la montée du national-socialisme dans les milieux germanophones de Roumanie, l'instrumentalisation et le conditionnement d'une partie de cette population, ainsi que la mainmise du Reich sur l'endoctrinement de la jeunesse (par l'entremise de l'école et de l'Église), se reporter aux travaux de Gwénola Sebaux (2015 : 120-128), ainsi qu'à la thèse de doctorat de Pierre Aubert de Trégomain (2006).

La crainte des représailles soviétiques d'après-guerre incarnée par la fuite, devant l'avancée de l'Armée Rouge, par les frontières yougoslaves et hongroises, s'avèrera justifiée dès le mois de janvier 1945, qui marque le début de la déportation en Union Soviétique d'environ 70 000 Allemands de Roumanie, dont quelque 33 000 Souabes : les hommes de 17 à 45 ans, les femmes de 18 à 30 ans. Staline exigeant des renforts pour la reconstruction soviétique, le gouvernement roumain, tombé sous la coupe du bloc communiste de l'Est, obtempéra à l'injonction, cédant ainsi une importante main-d'œuvre qualifiée (ouvriers, bûcherons, cordonniers, maçons, boulangers, ramoneurs, peintres, commerçants, etc.) (Sebaux 129). L'internement de cette population dans le bassin industriel de l'Ukraine et de l'Oural se prolongera jusqu'en 1949 (Sebaux 130, Vultur 99). Smaranda Vultur relève que seul un cinquième des déportés rentrèrent des camps, le reste de la population étant décimée par des conditions de vie et de travail très dures, et souligne la tragédie des familles séparées, la peur, les blessures physiques et psychiques infligées (Vultur 101).

La stigmatisation de masse évoquée *supra*, l'expérience collective de la déportation seront considérées comme le « point de rupture inaugural entre les Allemands banatais et leur environnement historique » (Sebaux 252), et l'une des raisons les plus évoquées par les acteurs concernés à l'origine de la rémigration ultérieure vers l'Allemagne ou l'Occident (op. cit. 254).

2.2. Le bannissement dans la plaine du Bărăgan

Le retour des déportés des camps de Sibérie sera suivi par un nouveau revers pour les communautés germanophones, qui surviendra dès 1951. Le gouvernement roumain procéda à la réforme agraire et à la nationalisation¹⁹ des biens et, dans la foulée, au bannissement (désigné de manière euphémistique par le lexème de « déplacement ») de quelque 40 000 habitants de toute la zone frontalière de la Yougoslavie, vers les steppes inhospitalières du Bărăgan, du sud-est de la Roumanie. Les accusations portées contre les Souabes banatais, encore nombreux dans la région, seront vives et multiples : notamment celle d'avoir partagé les idées nazies ou d'avoir appartenu à des organisations à caractère fasciste, d'avoir fait partie de la SS, ou tout simplement d'avoir été de riches propriétaires ou commerçants (Vultur 102). Il s'agira de cinq années de bannissement concernant notamment, mais pas exclusivement, les Allemands

¹⁹ Par la loi du 11 juin 1948 de nationalisation des biens privés, on procéda à la confiscation des biens matériels de toutes sortes (maisons, propriétés, terrains, usines, banques, etc.), sans aucune compensation morale ou matérielle, pour les faire passer abusivement aux mains de l'État.

(Saxons/Souabes), ce qui raviva et renforça le sentiment d'insécurité de cette communauté, et finira par les acculer au départ.

Il convient de rappeler également à ce propos la brutalité de la politique d'expropriation, totale ou partielle, accompagnant ces mesures de déplacement, les réquisitions abusives, les conditions plus que discutables de la restitution des biens des Allemands suite à leur retour du Bărăgan, les cohabitations imposées, dans leurs propres maisons, avec de nouveaux « colons » issus de la « colonisation intérieure », des autres régions roumaines ; celles-ci seront indéniablement incitatives à la décision finale d'émigration de ces Allemands, modifiant sensiblement la composition socio-ethnolinguistique du Banat et en fin de compte affectant irréversiblement la vitalité ethnolinguistique de la communauté allemande (Sebaux 139-140).

Smaranda Vultur, rejoignant la chercheuse Mariana Hausleitner, envisage cette tragédie collective dans le cadre plus large de l'utilisation des déportations à des fins politiques ; celle-ci sera adoptée soit dans le but de purification ethnique de la société – comme c'est le cas des déportations d'Arméniens et de Juifs –, soit celui de l'homogénéisation sociale, comme dans le cas de l'Union soviétique de Staline, et reprise à leur compte par les régimes communistes d'après-guerre. Si les déportations de type stalinien revêtaient une forme singulière : l'imbrication des deux traits évoqués – purification ethnique et homogénéisation sociale ; les déplacements de populations à l'intérieur de l'empire soviétique et ses satellites devinrent une pratique courante, dans le but de mieux contrôler la société et de contribuer à la liquidation de tout « ennemi de classe », réel ou supposé (Vultur 100).

L'infléchissement tardif indéniable de la politique roumaine, à partir de 1956, à l'égard des populations minoritaires allemandes, ne pourra enrayer le processus migratoire en sens inverse, déjà bien amorcé sous sa double forme de l'époque : la fuite illégale ou l'émigration. Les Allemands représentaient encore, avec 15% de la population, la première minorité de Roumanie devant les Hongrois, loin devant les Serbes, les Croates, les Bulgares, mais la blessure infligée par la déportation restera fermement empreinte dans la mémoire collective (Sebaux op.cit).

2.3. La (ré)migration vers l'Occident

Tout comme le début de la colonisation, et sans doute encore davantage, car concernant des populations mieux soudées sur un même territoire par 200 à 300 ans de vie commune, l'émigration en sens inverse eut un caractère massif, collectif et irrépressif. Elle se généra elle-même, sous l'effet de l'entraînement et de la contamination, en une véritable stratégie de contournement de la stigmatisation subie après-guerre. Il s'agit probablement

d'une forme de réponse à une sorte de « psychose »²⁰ s'étant emparée de ces populations, soucieuses de retrouver à la fois un profil éthique estimable (et longtemps estimé) aux yeux de tous et une modalité d'évitement de la « solitude » engendrée par l'exode généralisé, avec en filigrane le spectre d'une existence en milieu devenu subitement hostile (Sebaux 202).

Au nombre des principaux facteurs ayant contribué à lancer cette dynamique (r)émigrationniste on peut évidemment compter les deux déportations sus mentionnées (Sibérie et Bărăgan), les discriminations les ayant accompagnées (confiscation des maisons, des biens, des terres, des entreprises, etc.), dans l'immédiat après-guerre, ayant pour corollaire la désagrégation progressive du tissu communautaire. Ajoutons-y l'ambiguïté progressive de la politique communiste à l'égard de la minorité allemande, incarnée par une restriction progressive des droits et des possibilités d'expression de toutes sortes dans l'espace public roumain des années 70, notamment la privation du droit de vote. « Les belles sixties »²¹ marquant une pseudo-rupture avec Moscou (Durandin 403), furent suivies par l'avènement d'une politique des plus coercitives, aggravant ainsi le processus d'aliénation de la population, et encore plus des minorités. Au nombre des abus perpétrés, nous mentionnerons notamment la conduite ambivalente adoptée à leur encontre, officiellement soutenues, mais officieusement « vendues » à la RFA, par une « logique bilatérale d'intérêts réciproques complexes entre la Roumanie et l'Allemagne fédérale »²² (Sebaux 152). C'est dans ce nouveau contexte politico-idéologique que la courbe de l'émigration épouse les étapes du rapprochement germano-roumain.

S'ajoutent à ces logiques souterraines d'incitation à l'émigration les initiatives de la Croix Rouge allemande, dès les années 1950, agissant en faveur du « regroupement familial » en Allemagne, des initiatives reconduites une fois les premiers Allemands installés à l'ouest, et l'organisation des premières *Landsmannschaften* (associations), et montant progressivement en puissance, exerçant une pression constante qui conditionnera l'émigration des populations germanophones restées en

²⁰ Littéralement le terme utilisé par l'un des informateurs banatais, lors de l'enquête de terrain réalisée par Gwenola Sebaux (Sebaux op. cit.).

²¹ Terme utilisé par Catherine Durandin (op. cit.) pour désigner la période de rétablissement de certaines des prérogatives des minoritaires (restitution des biens, droit de publication en langue d'origine, ouverture d'écoles, de jardins d'enfants en langue maternelle) dans la Roumanie des années 60.

²² Ainsi, en 1967, 1973, 1978, 1981, on observe des visites d'État réciproques entre la Roumanie et la RFA, lors desquelles la question de l'émigration se pose sur la base de tractations financières préalablement effectuées officieusement entre l'État allemand et l'État roumain. Pour plus de détails sur ce sujet, se reporter aux travaux de G. Sebaux 2015, 2016.

Roumanie.²³ D'après les statistiques mentionnées par Smaranda Vultur, les Allemands du Banat auraient été 310 000 en 1941, leur nombre baissant à 159 000 en 1977, pour décroître encore davantage après la conclusion des accords entre la RFA et la Roumanie en 1978, corrélatifs au regroupement familial, et compter en 1989 un effectif de 90 000 Allemands. Bien qu'organisés, après le tournant historique de 89, dans un Forum Démocrate des Allemands du Banat, le processus d'émigration s'avéra impossible à stopper, le seul été de l'année 1990 enregistrant l'émigration de 90 000 Banatais, si bien qu'à la fin 1991 ne vivaient plus au Banat que 30 000 Allemands (Vultur 34), mettant ainsi un point quasi final à 300 ans d'histoire banataise. Durant cette période, ils auraient largement contribué à l'accomplissement d'un « événement capital », la « réincorporation de l'Europe danubienne » (Pierre Chenu, cité par Vultur 34).

2.3.4. La rémigration lorraine en France

Si les recherches de Gwénola Sebaux, dans une perspective relevant d'une approche civilisationniste, évoquent exclusivement le sort des Allemands rapatriés en Allemagne durant la période d'après-guerre (Sebaux 2015, 2016, 2017), Smaranda Vultur, quant à elle, chercheuse roumaine en anthropologie culturelle et spécialiste des cultures orales, consacrera des travaux détaillés aux acteurs sociaux francophones/germanisés voire germanophones établis en France dans les années 1950 (Vultur 2007, 2018, 2013). Dans l'espace francophone, à l'instar des recherches dédiées aux Souabes banatais, rarissimes, les travaux consacrés aux Français banatais et à leur destin d'après-guerre, surtout à la suite de l'effondrement du totalitarisme, sont également relativement limités, malgré l'existence de traces journalistiques, de travaux d'ethnologie ou de géographie sociale ou culturelle relatifs à l'installation de ces colons au Banat ou en Provence.

Aussi les travaux de Pierre Guillot (1950), et ceux de Pierre Gonzalves (2003), suivis de ceux de Smaranda Vultur, font-ils état de ce flux migratoire vers la France qui s'intensifie après 1949, environ 11 500 Banatais entrant dans l'hexagone (4600 issus de Yougoslavie et 6900 de Roumanie) à la suite de démarches longues et compliquées, étroitement liées au contexte d'après-guerre (Vultur 98).²⁴

Ce sera grâce aux démarches diplomatiques de l'un d'entre eux, dans l'immédiat après-guerre, Jean (Hans) Laumesfeld, Banatais roumain

²³ Sur le rôle et l'impact décisif de ces *Landsmannschaften*, se reporter à la thèse de doctorat de Pierre Aubert de Trégomain (2006).

²⁴ Pierre Gonzalves, citant Guillot, mentionne la présence à Rastatt (Allemagne), conséquence de cette émigration, de 1045 familles issues de colons alsaciens/lorrains, arrivées le 13 août 1946, soit 15487 personnes au total (Gonzalves 149).

descendant de colons originaires de Lorraine (Thionville), fondateur d'un *Comité des Français du Banat* à Vienne ; avec l'appui précieux du président du Conseil français de l'époque, Robert Schuman, lui-même Lorrain d'origine, il rendra possible le projet d'arrivée en France de plusieurs milliers de réfugiés originaires du Banat de Timișoara (Noiriel 135). Leur installation se fit en Alsace, autour de Colmar, et plus tard dans le village vauclusien de La Roque-sur-Pernes, où l'on salue une implantation des plus réussies.

Les réfugiés banatais accueillis en Alsace furent recrutés dans les vignobles, pour leur « connaissance de la culture de la vigne », leur « ardeur et endurance au travail » (Plyer 161). Animés par « une conscience aiguë du déclassement social et la volonté, coûte que coûte, de redevenir propriétaire », ils représentaient également une main d'oeuvre tout indiquée, parmi les réfugiés d'après-guerre, grâce à leur parler banatais, très proche des dialectes alsaciens et mosellans. Toutefois, ils finirent par se lasser des conditions spartiates qui leur étaient offertes et commencèrent de repartir : les uns outre-mer, les autres en Allemagne pour profiter de la loi des Expulsés qui, en 1953, leur offrait les moyens financiers de se recréer une existence (op. cit.).

Si le retour au Banat, demeurant désormais une terre d'émigration, n'est plus véritablement une option pour ces « Français » rémigrés, depuis les années 80 (Landais 18), les recherches en la matière, des deux côtés de l'espace banatais, s'accordent à constater que, à l'orée du XXI^e siècle, la région devient malgré tout « un objet de nostalgie » où l'on se rend volontiers ; les Banatais et leurs descendants s'engagent dans un processus de réappropriation de leur mémoire collective, dans toutes ses dimensions, pour réinventer des commémorations et des échanges au niveau international, transfrontalier, semblant ainsi se doter de tous les attributs d'une diaspora (*ibidem*).

Bibliographie

Alcoberro Augustí. *L'Exili austriacista (1713-1747)*, Volum 1, Fundacion Noguera, Textos I Documents 3, Volum 1, Fundacio Noguera, Textos I Documents 35, 2002.

Arsenjevic, Milorad. « *La présence des Français dans le Banat yougoslave au XVIII^e siècle* ». Actes du XVIII^e Congrès de linguistique et de philologie romanes, Université de Trèves, 1986.

Arsenjevic, Milorad, Grbic, Dragan. « Adaptation des noms de famille d'origine romane aux langues environnantes non-romanes : le cas de Voïvodine ». Wilhelm Nicolaisen, *Proceedings of the XIXth International Congress of Onomastic Sciences*, Aberdeen, University of

- Aberdeen, August 5-11. Vol. 3: *Perspectives and Methods of Onomastics*, Aberdeen, University of Aberdeen, (1996): 18-27.
- Bled, Jean-Paul. (2012). « Le Banat. Un panorama historique ». *Études germaniques*, (3/2012) : 415-419.
- Frecôt, Étienne. *Les Français du Banat*. Les livres de l'Association des descendants d'anciens colons français du Banat, Timișoara, 1945.
- Guillot, Pierre. *Les Français du Banat*. Thèse de doctorat, Université de Paris, Institut d'Études Politiques, 1953.
- Hecht, Louis. « Les Colonies lorraines et alsaciennes en Hongrie ». *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, Nancy, CXXIX^e année, 4^e série, tome XI (1879) : 219-268.
- Landais, Benjamin. « Préface, in *Des mémoires et des vies, Le Périple identitaire des Français du Banat*, Smaranda Vultur, Editions Universitaires d'Avignon, 2021.
- Laybourn, Norman. *L'Émigration des Alsaciens et des Lorrains du XVIII^e au XX^e siècle*. Thèse de doctorat, Université de Strasbourg, 1986.
- Leu, Valeriu. « Le Banat impérial ». *Le Banat : un Eldorado aux confins, Cultures d'Europe centrale*, textes réunis par Adriana Babeți, Cécile Kováčsházy (ed.), Hors-série n°4 CIRCE (2007) : 39-52.
- Lévy, Paul. *Histoire linguistique d'Alsace et de Lorraine*, 2^e édition, Houilles : Manucius, 2004.
- Lotharingia : archives lorraines d'archéologie, d'art et d'histoire, *Le Luxembourg français, 1659-1790*, volume 13, 2006.
- Nadasdi, Istvan. « De la puszta hongroise de Nagys à la colonie franco-lorraine de Triebswetter (1769-1801) ». *Revue Géographique de l'Est*, tome 19, n° 1-2, (1979) : 17- 65.
- Noiriel, Gérard. *La tyrannie du national. Le droit d'asile en Europe, 1793-1993*, Paris, Calmann-Lévy 1991, p. 129-152.
- Plyer, Ségolène. *L'Alsace et les Banatais après 1945. L'Alsace et la Posnanie dans l'ombre des influences germaniques*, pp.153-164, 2019.
- Rosambert, André. « Survivances lorraines et françaises dans le Banat de Temeswar », *Revue de l'Académie des Sciences Morales et Politiques*, 1962 : 1-13.
- « Les villages lorrains en Yougoslavie », *L'Illustration*, n° 4700 (avril 1933) : 371-372.
- Sebaux, Gwénola. *(Post) colonisation – (post) migration ; Ces Allemands entre Allemagne et Roumanie*. Paris : Le Manuscrit, 2015.
- « Les Allemands du Banat : Fuite, émigration et éclatement d'une collectivité historique ». *Fuite et expulsion des Allemands, Transnationalité et représentations XIX^e-XXI^e siècle*. Carola

Hähnel-Mesnard et Dominique Herbet (dir.), Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, (2016) : 305-324.

- « Reconstruction identitaire par-delà les frontières : le cas des Allemands du Banat ». Gwénola Sebaux (dir.), *Identité, migrations et mobilités transnationales*, Europe XIX^e et XXI^e siècle, Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, (2017) : 83-94.

Țintă, Aurel. *Studii de istorie a Banatului (2), Colonizarile habsburgice în Banat, 1716-1740*. Timișoara : Editura Facla, (1970) : 111-139.

Vultur Smaranda, (2007), « Déportations, déplacements forcés de populations et assignations à résidence », in *Communisme*, n° 91/92, p. 99-104.

Vultur, Smaranda. *Francezi in Banat, Bănățeni in Franța*. Timișoara : Editura Marineasa, 2012.